



HAL
open science

L'université d'été : une rencontre ouverte sur un champ des possibles [Interview réalisée par M. Béasse et S. Charvieux]

Najoua Mohib, Muriel Beasse, Stéphanie Charvieux

► To cite this version:

Najoua Mohib, Muriel Beasse, Stéphanie Charvieux. L'université d'été : une rencontre ouverte sur un champ des possibles [Interview réalisée par M. Béasse et S. Charvieux]. 2016, pp.32-34. hal-03593346

HAL Id: hal-03593346

<https://hal.science/hal-03593346>

Submitted on 14 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les cahiers de l'Idip

n° 3

Récits de voyage au coeur du décroissement

**Muriel Béasse
Stéphanie Charvieux
(Eds)**

Mars 2016



« L’université d’été : une rencontre ouverte sur un champ des possibles »

Najoua Mohib est maître de conférences à la faculté des sciences de l’éducation de l’université de Strasbourg.

Que vous reste-t-il de l’université d’été ?

Il me reste le sentiment d’une communauté à laquelle j’appartiens et ça me fait beaucoup de bien de me le rappeler. Je me dis qu’il existe, à Strasbourg plus spécifiquement, des personnes engagées dans l’innovation, qui croient au changement et qui ont envie d’améliorer ce qui est en place. J’ai été particulièrement marquée par la conférence de Marc Halévy : « Qu’est-ce qui nous arrive ? Prospective socioéconomique ». Je n’ai pas encore eu le temps de regarder ses ouvrages ou de relire mes notes, mais j’ai eu l’impression d’avoir une explication rationnelle de ce que je vivais et ressentais sans réussir à l’exprimer avec mes mots.

Qu’est-ce qui vous a motivé à assister à cette conférence ?

La première partie du titre a éveillé ma curiosité. Je me suis dit que si quelqu’un pouvait nous expliquer ce qui nous arrive, ça pouvait me faire du bien et je tenais à venir l’écouter. Ce qu’il m’en reste encore aujourd’hui, c’est la métaphore de la courbe verte et rouge³. Il y avait quelque chose de rassurant dans ses propos. Il a commencé par dire que la situation socioéconomique actuelle était critique, et ça on le sait bien, mais à la différence d’autres discours, plus il avançait dans son explication, et plus l’issue se dessinait : selon lui, nous avons le choix et le pouvoir d’agir pour arriver à un dénouement favorable. C’est une conférence qui apportait à la fois de la rationalité et de la lucidité. J’ai retenu que c’était difficile et compliqué. Je me souviens aussi de moments d’humour où il nous a dit qu’il n’aimerait pas être à notre place d’enseignant à l’université, tout en soulignant que la période actuelle est un moment extraordinaire. Ce que nous vivons n’arrive pas pour la première fois, cela se produit deux fois par millénaire environ. C’est normal que ce soit très complexe et difficile. Tous ceux qui auront envie de changer ou faire évoluer les choses vont se heurter à ceux qui s’opposent au changement. Ensuite, en participant à des groupes de parole sur la gestion du changement avec des collègues de l’Idip, nous avons réfléchi à la façon de sortir de cette vision un peu manichéenne. Donc dans un premier temps, je suis sortie de la conférence avec une grille de lecture qui m’a aidée à vivre mon quotidien professionnel, parce que je trouve que les conditions ne sont pas simples à l’université. Ensuite, j’ai pris de la distance par rapport au contenu. Les résistances au changement existent, mais il ne faut pas voir uniquement des conservateurs et des innovateurs qui s’affrontent systématiquement. Nous ne sommes jamais totalement conservateurs ou totalement innovateurs.

Comment avez-vous fait le lien entre cette conférence et la thématique du décroissement ?

J’ai fait l’expérience du décroissement dès le premier jour de l’université d’été. Quand nous sommes arrivés, nous avons d’abord eu un moment d’accueil assez classique, mais dès l’ouverture, qui n’était pas une conférence inaugurale, nous avons été amenés à sortir de nos pratiques habituelles. Généralement, nous recevons un badge, mais cette fois, c’était à nous de le fabriquer. Toute cette université d’été était très cohérente avec le thème du décroissement : le programme,

³ Selon Marc Halévy nous nous trouvons à la croisée de deux courbes qui représentent deux volontés qui s’opposent : « les institutions au pouvoir qui souhaitent conserver le modèle actuel se trouvent sur une courbe descendante rouge alors que les acteurs du changement, centré sur l’humain, sont sur une courbe ascendante verte ».

les activités, les ateliers proposés du début à la fin. Il n'était pas question de parler du décroïsonnement mais de le vivre, le ressentir, mettre des mots sur ce que l'on peut vivre en tant qu'enseignant et en tant qu'innovateur. Je l'ai vraiment senti. Je ne me l'étais pas dit jusqu'à aujourd'hui mais maintenant que vous me posez la question, c'est évident. La conférence de Marc Halévy ne traitait pas directement de décroïsonnement, mais le fait d'inviter un prospectiviste, un des acteurs du décroïsonnement! Je n'en avais jamais vu dans des colloques ou autres manifestations universitaires.

La conférence de Roselyne Fayard, orientée psychologie positive, m'a intriguée parce qu'encore une fois, je n'ai pas l'habitude de voir ce genre de conférences à des colloques. Elle m'a moins bouleversée que celle de Marc Halévy parce que je m'intéresse à la psychologie positive depuis un certain nombre d'années mais je l'ai beaucoup appréciée. En fait, tout était très cohérent. Nous avançons progressivement, comme expliqué dans le carnet de voyage.

La notion de décroïsonnement vous était familière ?

Je n'employais pas le terme, mais depuis l'université d'été, j'y suis beaucoup plus sensible. Je me rends compte que certains de mes interlocuteurs l'utilisent. Je suis dans une logique partenariale par rapport au diplôme que je dirige et pour lequel, depuis deux ans et demi, je rencontre des personnes extérieures à l'université. Le décroïsonnement renvoie à une réalité que je vivais et que je continue à vivre.

En fait, en vous parlant, je réalise que cette université d'été a été l'occasion d'une mise en mots d'un vécu. Verbaliser m'a permis de donner du sens, de rationaliser et m'a fait du bien. Parfois, dans les communautés de pratiques, nous tombons vite dans la plainte et la complaisance. Nous en avons aussi besoin, mais cette fois, c'était différent. Il s'agissait d'une rencontre ouverte sur un champ des possibles et c'est ce qui donne de la force. Tout ce qui était proposé, la nature même des ateliers, a permis cette ouverture. Je me souviens d'avoir eu le sentiment que l'Idip prenait soin de nous. Je travaille à l'université depuis douze ans, et quand j'ai vu ce programme, j'étais ravie, mais je me suis imaginée le genre de critiques que d'autres allaient pouvoir faire. Toutefois, tout était mis en place pour nous mettre dans les meilleures conditions. J'ai été très touchée de l'attention que l'on nous portait.

Y-a-t-il eu un autre moment fort pour vous ?

Oui, la conférence finale « De l'autre côté du miroir : par-delà les frontières » associée à un concert. J'ai senti quelque chose de physique. Je crois qu'en France, nous ne sommes pas habitués à ce mélange des genres : une conférence ponctuée d'intermèdes musicaux ! J'étais intriguée, déboussolée. La confiance que j'accorde à la conférencière, Nicole Rege Colet, a fait que je me suis laissée entraîner, mais c'était troublant.

Avez-vous été mal à l'aise à certains moments ?

Cette conférence-concert m'a beaucoup surprise. Je ne m'attendais absolument pas à ce qu'il y ait une dimension si personnelle dans une conférence. Je n'arrivais pas à voir où nous allions et le fait qu'il y ait des temps musicaux, m'a poussée à lâcher prise et à arrêter de chercher un sens. Ensuite, j'ai pris conscience qu'il y avait des liens directs entre la conférence et la musique. C'était l'intervention la plus déroutante dans son organisation. J'avais imaginé quelque chose de plus académique sur l'innovation ou la créativité. C'était totalement dans la thématique du décroïsonnement. Je sortais de mon schéma habituel.

Vous avez-vous-même animé un atelier. Comment l'avez-vous vécu ?

J'ai accepté l'animation de cet atelier parce que c'était un défi. C'était un peu compliqué parce que je ne suis pas une spécialiste de l'évaluation. J'ai vraiment eu du mal avec l'intitulé « L'évaluation : un parcours de rencontres » mais je voulais répondre à la commande qui m'était faite. Il y avait deux niveaux dans le groupe, les débutants et les experts. Certaines personnes étaient déjà

venues à l'Idip et avaient des notions, alors que d'autres n'en avaient absolument pas. Pendant l'atelier, je sentais qu'il fallait que je tienne compte de ce décalage. Par ailleurs ce n'était pas comme un public d'étudiants, ce sont des collègues. J'avais des appréhensions par rapport à mon public parce que j'ai déjà assisté à des ateliers de l'Idip et j'ai déjà vu des gens très réactifs. J'ai donc organisé mon atelier en fonction de ces personnes-là. Animer un atelier n'est pas ce que je préfère mais je ne regrette pas du tout l'expérience. J'ai joué le jeu avec plaisir. J'ai appris des choses sur moi et sur mes collègues. Les universitaires ne sont pas un public facile. Je me permets de le dire parce que j'en suis une.

Avez-vous utilisé des outils pratiques vus à l'université d'été ?

Concernant les conférences, celles de Denis Berthiaume et Nicole Rege Colet, centrées sur des expériences personnelles, m'ont aidé en me permettant de me projeter. La conférence de Marc Halévy m'a donné une grille de lecture de notre époque. C'est un outil que je vais pouvoir réutiliser. L'intervention de Roselyne Fayard a davantage attiré mon attention sur le surmenage et les conséquences de la suractivité.

Quant à ce que j'utilise dans mon travail, je le dois vraiment à l'Idip. Je pioche des outils vus dans les ateliers sans nécessairement les utiliser aussitôt. Cette année par exemple, j'ai repris des grilles, des outils que l'Idip nous avait transmis l'année dernière et je me les suis réappropriés. J'ai besoin d'un temps de maturation. C'est peut-être une idée à transmettre aux collègues qui viennent aux ateliers. Il ne faut pas obligatoirement chercher une application immédiate. Ce sont en général des outils assez élaborés et sophistiqués qui se maîtrisent progressivement.

Est-ce que l'université d'été a provoqué des envies, des collaborations ?

J'ai discuté avec Denis Berthiaume pendant l'événement et je l'ai recontacté récemment pour voir si nous pouvions commencer à mettre en œuvre la collaboration que nous avons évoquée. Voilà une première perspective de partenariat, de collaboration et d'ouverture pour le diplôme que je dirige. Pour moi, c'est très important.

J'ai aussi fait une autre rencontre professionnelle. Une des participantes de l'atelier que j'ai animé m'a contactée pour expertiser la conception d'un des dispositifs pédagogiques de l'Institut Villebon-Georges Charpak où elle travaille. L'expertise a été mise en place et réalisée par trois de nos étudiants et cela n'aurait pas été possible sans l'université d'été. Je crois beaucoup à la mise en situation professionnelle des étudiants. Ce n'est pas toujours évident de trouver des dispositifs qui permettent cette mise en situation. Là, tout s'est fait très facilement et la concrétisation a été très rapide. Ensuite, parmi les ouvertures possibles, certaines choses sont en train de se mettre en place, mais je ne sais pas si c'est dû à l'université d'été ou à l'Idip.

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Ce que j'attends maintenant de l'Idip, c'est de voir ce que nous allons faire ensemble, comment on écrit la suite de l'histoire. J'ai besoin que ça ne s'arrête pas là.